

Entretien avec Jacques Doillon

Jean-Philippe Gravel

Volume 20, Number 2, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33284ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gravel, J.-P. (2002). Entretien avec Jacques Doillon. *Ciné-Bulles*, 20(2), 40–43.

«Le plus important, c'est d'être curieux des autres.» Jacques Doillon

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Jacques Doillon a la démarche calme d'une personne qui réserve toute son intensité pour le cinéma. Depuis ses débuts de cinéaste il y a 30 ans (avec *l'An 01*), cet arpenteur de l'âme humaine poursuit une démarche à la fois éclectique et reconnaissable entre toutes. Bien que leur facture, où la chorégraphie des sentiments et des mouvements, précisément écrits, dégagent l'effet de l'improvisation, ait peu changé, ses films n'ont jamais cessé de renouveler ses personnages et ses tonalités. Troublé et intense dans *la Pirate* (où il jetait une Jane Birkin hystérique entre ses amantes et amants, dont son frère Andrew, habillé pour l'occasion en sosie de Doillon lui-même), presque serein dans *Comédie!*, le cinéma de Doillon explore aussi des milieux sociaux, et des personnages aux âges différents, passant de la bourgeoisie aisée à la banlieue parisienne, où grouille une petite délinquance en manque d'amour (*le Petit Criminel*, *Petits Frères*).

Dans *Carrément à l'Ouest*, ces deux milieux se rencontrent: Alex (Guillaume Saurrel) est un petit *dealer* des cités, qui croise la jeune Fred (Lou Doillon), d'un milieu plus nanti. S'engage alors entre eux un étrange marivaudage où, chargé de séduire dans un bar la première fille qui passe, Alex rencontre Sylvia, jeune fille modeste, pour l'emmener avec Fred dans une chambre d'hôtel. Ce décor anonyme devient alors la scène d'une joute verbale souvent jubilatoire, parfois tendue, parfois décontractée, dont la résolution sera aussi, pour les trois personnages, un moment de vérité.

Pour discuter de ce film où la parole est acte, Remstar avait organisé, au dernier Festival international nouveau Cinéma nouveaux Médias Montréal, une «conférence de presse» qui s'avéra fort intimiste. Rencontre autour d'une table entre Doillon, l'auteur de ces lignes, et pour une heure, quelques autres curieux, intervenant parfois dans l'entretien, où Doillon affirmera encore son approche sans préjugés, sa curiosité des autres et son plaisir de filmer.

Ciné-Bulles: *Carrément à l'Ouest* confronte un comédien amateur à deux professionnelles. Quel est votre rapport aux acteurs?

Jacques Doillon: Je crois assez peu en un acteur qui a besoin de faire ses classes quelques années pour devenir un acteur. Cela fait parfois des acteurs qui ont un caractère très faible. Ils ont appris les gestes un peu comme des acrobates... Mais si leur personnalité est peu intéressante ou singulière, ils travaillent dans le sens de la décoration. Je n'ai rien contre les professionnels, ceci dit, mais j'ai déjà eu des accidents que je n'ai pas eus avec des amateurs ou avec des enfants. Un garçon qui n'a jamais joué peut être formidable. Et un professionnel peut être pas bon du tout.

Dans mon choix de comédiens, il faut, d'abord et avant tout, que je sois séduit. Mais cela n'a rien à voir avec l'apparence, le physique de la personne, son habillement, bien qu'on se dit qu'elle est belle: c'est beaucoup plus que cela; il faut écouter ce qu'elle a à dire, si c'est une suite de clichés, ou autre chose. Je n'aime pas les tournages où on se contente de faire ce qui était prévu. Le tournage doit être quelque chose de nouveau, et sur les scènes déjà écrites, on doit se dire ce qu'on a trouvé au tournage, avec ces scènes-là, des choses qui vont plus loin que ce qui a été prévu. Est-ce que les mots écrits étaient les bons, a-t-on pu en tirer quelque chose de mieux? Il ne faut pas jouer les mots seulement. Il faut aller à la recherche de ce qui dans une scène se cache. Et pour cela il ne faut pas seulement qu'un acteur sache faire ce qu'on lui demande de faire. Il doit avoir de l'audace, une personnalité forte.



Jacques Doillon

Alors, par exemple, je rencontre Guillaume Saurrel et me dis c'est un garçon qui m'intéresse beaucoup: je veux savoir d'où il vient, ce qu'il me dit m'intéresse même s'il ne se dit pas comédien. Alors je réponds qu'on s'en fout: «Je vais te présenter doucement à deux jeunes filles qui te plairont, au sens où elles t'aideront à jouer. Si tu me dis après cinq ou six bouts d'essai que tu n'aimes pas cela, on le sentira, on arrêtera...! Mais si je vois que tu y prends du plaisir, fais-le! Tu serais bien con de pas le faire, cela te fera peut-être du bien et t'amusera. Le cinéma c'est pour se faire plaisir, pour avoir du plaisir.» Alors... La première fois il en a trouvé un peu, la deuxième fois il en a trouvé un peu plus et après cinq, six fois il m'a dit qu'il s'amusait beaucoup avec les filles, qu'il ne savait pas qu'il y arriverait. Mais bien entendu qu'il y arriverait... Car c'est un type riche et je le savais. Il est très bien dans le film et cela ne me surprend pas.

Ciné-Bulles: *Qu'est-ce qui distinguait Guillaume de son milieu?*

Jacques Doillon: Guillaume a une double origine, il a un pied dans un milieu très populaire, sans fric, et une mère bourgeoise, ce qui explique qu'il sache parler assez bien et dépasse le langage assez limité des garçons des cités. Il a une curiosité... Il est arrivé au 18^e arrondissement avec une famille qui n'était pas de petits ouvriers, et il fallait qu'il choisisse entre être un type du 18^e ou pas. Il avait donc choisi d'être un type des cités, mais son parcours n'est pas celui typique d'un garçon de cité. Il avait pris une même manière de penser, de parler, en fréquentant les gens du milieu, et en devenant beaucoup, mais pas complètement comme eux. Et c'est ce qui le rendait intéressant, car il pouvait s'en servir comme comédien.

Ciné-Bulles: *Son personnage est un «dealer» de «shit»: ce côté mafieux, ce monde de petite pègre vient créer une diversion dans le marivaudage. Est-ce un élément romanesque?*

Jacques Doillon: Je crois que j'en avais besoin, cela a servi de l'utiliser. S'il est là, il y a des clients qui peuvent débarquer un peu tout le temps, par le portable qui sonne toujours. Et sa mauvaise humeur pouvait passer sur le mec plutôt gentil avec son blé qui vient lui demander sa dose. Cela m'intéressait de montrer non seulement le Guillaume charmeur, mais aussi le côté agressif de celui qui peut casser la gueule à un mec parce qu'il passe un mauvais jour, une mauvaise nuit.

Ciné-Bulles: *C'est une dualité presque paranoïaque...*

Jacques Doillon: Oui, et ils le deviennent aussi, à force de se demander s'ils sont suivis par les flics, s'ils ont été «donnés» ou pas par un client ou un ami. Les garçons des cités sont souvent paranoïaques, avec raison, car ils sont balancés généralement.

Ciné-Bulles: *J'ai été agréablement surpris par ce que vous avez fait de Caroline Ducey. Je ne l'avais vue que dans **Romance**, où elle est très bien, mais c'est un film où pour ainsi dire on ne laisse pas beaucoup de place à la séduction. Alors qu'ici, justement, vous la rendez charmante, son jeu joue sur ce registre totalement oblitéré par le film de Breillat.*

Carrément à l'Ouest

Super 16 mm / coul. /
98 min / 2001 /
fict. / France

Réal. et scén.: Jacques Doillon

Image: Caroline Champetier

Son: Jean-Pierre Duret et Frédéric Ullmann

Mus.: Dom Farkas, Dom Lemou et Jean Lemou

Mont.: Catherine Quesemand

Prod.: DIBA Films, France 3 Cinéma et Canal +

Dist.: Remstar

Int.: Hafed Benotman, Camille Clavel, Lou Doillon, Caroline Ducey, Guillaume Saurrel, Xavier Villeneuve

Jacques Doillon: C'est ce qui m'intéressait, car c'est une actrice qui me plaît assez, et qui m'a plu assez dans un film qui ne me plaît pas tant que cela. Alors sans vouloir servir une cause humanitaire je crois qu'on pouvait faire quelque chose ensemble, qu'on pouvait travailler plus largement avec Caroline. Même chose pour Lou: elle avait tourné déjà quelques petites scènes, où elle avait toujours cette dégaine teigneuse et rêveuse de jeune fille en révolte se cognant aux murs. Elle avait fait deux films comme cela dans le même registre, et elle l'avait bien fait, mais il ne fallait pas en rester là! Alors je crois qu'avec mon film cela a ouvert un peu ses perspectives.

Intervenant: Vos films ont la réputation d'être indigestes...

Jacques Doillon: On parle surtout dans mes films des moments dramatiques mais la comédie m'intéresse aussi beaucoup! Tati, Keaton figurent autant parmi mes influences que Bresson, Ozu ou Bergman. Dans quasiment tous mes films, il y a des éléments de comédie mais on dirait que ce n'est jamais vu, on prend cela pour une excentricité, qui passe au-dessus de la tête des gens.

Ciné-Bulles: Vous ne voyez pas de films souvent, car vous avez dit que cela vous terrassait émotionnellement. Quel genre de réactions souhaitez-vous provoquer auprès du spectateur?

Jacques Doillon: La même chose, que cela les pénètre largement. Pas forcément les effondrer car, de temps en temps, j'aimerais que les gens soient joyeux en sortant, qu'il y ait du bonheur, comme dans ce film. Mais je me souviens des films de Dreyer et de Bresson où carrément je n'arrivais pas à me lever de mon siège! Et je me demandais comment les gens faisaient pour sortir après quelque chose qui vous frappe à ce point à l'intérieur de vous. Mais remarquez peut-être que cela les pénétrait moins! Comment pouvaient-ils sortir calmement aller bouffer alors que j'étais sur le siège incapable de me lever, au point où j'ai dû dire au personnel que je ne me sentais pas très bien, qu'il fallait me donner trois minutes avant de sortir? C'est violent chez moi. D'ailleurs je m'assieds toujours au dernier rang pour pouvoir foutre le camp en vitesse.

Intervenant: Auriez-vous un conseil à donner à de jeunes cinéastes?

Jacques Doillon: On m'a déjà proposé d'enseigner dans des écoles de cinéma et j'ai toujours dit non. Alors qu'est-ce que je dirais? D'abord faire des films. Les faire soi-même. Le plus important, c'est d'être curieux des autres, d'essayer de se dire qu'il n'y a pas de mauvais sujet. Alors prenez votre caméra, allez dans cette maison, et essayez quelques mois d'avoir une relation avec la vieille dame qui habite dedans. Il y a bien des chances pour qu'un film puisse se faire. L'idée est de

Marivaudage: Caroline Ducey, Lou Doillon et Guillaume Saurel



tourner et d'être attentif. Les choses se passent ici même, autour de nous! Il ne faut pas rester enfermé dans un festival et discuter entre cinéastes. Si j'étais prof, je dirais donc: «Ne venez pas à mes cours, mais venez chaque mois me montrer votre film. Allez voir et ramenez-moi des films, et alors là on aura des choses à se dire.»

Ciné-Bulles: *Entre acteurs professionnels et non professionnels, lesquels demandent le plus d'indications psychologiques pendant le tournage?*

Jacques Doillon: Les professionnels, assurément. Ils veulent construire leur rôle... Mais je n'aime pas beaucoup les indications psychologiques, en fait de moins en moins. La moitié des directives que je donne sont musicales: «parle pas trop fort, traîne pas l'accent»... «cela sonne pas bien»... Et mine de rien, les autres réalisateurs ne le disent peut-être pas, mais je crois que la plupart des cinéastes sont dans la musique tout le temps. C'est pour cela qu'il n'y a pas tellement de musique dans mes films. Parce que si cela marche bien pour moi la musique est déjà là.



Caroline Ducey

Un film n'est pas nécessairement raté parce qu'il y a de la musique dedans, remarquez bien. Mais parfois on sent aussi qu'elle sert à cacher des maladresses. Par exemple, je ne suis pas du tout un fan de **Mort à Venise** de Visconti. Or, dans **Mort à Venise** il y a du Mahler presque partout, et c'est fort du Mahler. Mais si on retire Mahler du film, est-ce que le film devient un peu plus intéressant? Ou il s'effondre complètement? Je l'ignore, mais j'ai bien peur qu'il tombe.

Ciné-Bulles: *Comment avez-vous organisé les mouvements de caméra dans un espace restreint comme la chambre d'hôtel?*

Jacques Doillon: En pensant à Guillaume, qui n'avait jamais joué, j'ai voulu que les caméras ne soient pas trop encombrantes, même si, quand mes moyens le permettent, j'aime bien exécuter des mouvements complexes, qui paraissent simples au résultat.

Ciné-Bulles: *Carrément à l'Ouest est un film très découpé, et pourtant on a souvent l'impression qu'il s'agit d'un long plan-séquence...*

Jacques Doillon: Oui, un plan-séquence à deux caméras, ce qui permet un changement de point de vue. Reste que tout se jouait dans la durée de la scène. J'avais aussi eu l'idée, advenant un manque flagrant d'argent, de tout filmer d'un coup, en moins d'une semaine, ce qui aurait demandé une grande connaissance du texte.

Ciné-Bulles: *Advenant une telle situation, êtes-vous tenté par le tournage en vidéo?*

Jacques Doillon: C'est la même chose de tourner en super 16 ou en DV, mais en DV, le gonflage n'est pas encore très vivant. Avoir deux DV ou deux caméras super 16 ne change rien sinon qu'on dispose de chargeurs qui permettent de tourner plus longtemps, ce qui aurait été utile pour tourner le film en un seul plan.

De toute façon, ce qui importe pour moi, c'est de tourner. Je ne suis pas certain de faire des films qui intéressent beaucoup de monde mais, quand je tourne, je reprends des forces. Si je ne fais pas de films une année, alors là je n'existe pas du tout. J'en ai besoin comme une drogue. Je pourrais même remplacer au pied levé un cinéaste qui en aurait besoin. Tourner pour tourner. Car à part être très amoureux, je ne vois pas ce qui peut remplacer ce grand bonheur. ■